

Mon père, Hans Boike Bartels est né en 1886 dans une ferme à Oldenburg ; il était le cadet d'une fratrie de six frères et une sœur. Sa famille était établie là depuis quatre cents ans ; les pierres tombales (les stèles) de nos ancêtres se trouvent toujours dans le cimetière de la paroisse protestante Sainte-Anna à Großenmeer. Aucun des fils ne voulait reprendre la ferme.

À dix-sept ans, mon père fut renvoyé de l'école, car il appartenait à la *Camera Obscura* (c'était une fraternité d'élèves, qui n'était pas tolérée au lycée). Il alla à Londres, où vivait son frère Karl, et il y commença une formation auprès de la Deutsche Bank. Il rencontra Léona Jonchery qu'il épousa, avant de s'installer avec elle à Paris où il travailla dans l'agence bancaire de M. Briel, lequel vivait en secondes noces avec la mère de Léona. Maurice naquit le 26 avril 1910. Il y a encore des photos de ma grand-mère Bartels et du petit Maurice devant le château de Versailles.

Après l'éclatement de la Première Guerre mondiale, mon père fut interné à Garaison. C'est là que mon fils Hans Georg a retrouvé la trace de son grand-père, qu'il n'a lui-même jamais connu. Mon père m'a raconté avoir passé cinquante-quatre mois à Garaison. C'est à peu près la durée de la Première Guerre mondiale.

La guerre détruisit sa famille. Sa femme demanda le divorce.

Pourquoi Maurice dut lui aussi aller à Garaison, je l'ignore. D'après les archives de Tabres*² que mon fils Hans Georg a consultées, il arriva à Garaison le 17 juillet 1917 et quitta le camp avec son père (et le mien) le 15 août 1918.

Je n'ai jamais compris pourquoi un enfant de 7 ans avait dû vivre dans un environnement exclusivement masculin.

Durant toute cette période, les époux Briel ont soutenu mon père, probablement aussi sur le plan financier. Il a entretenu le contact avec les parents Briel, mais également avec ses belles sœurs Adrienne et Flore, tout au long de sa vie. C'est en hommage à Adrienne qu'on m'a donné Adrien pour second prénom. Adrienne est décédée très tôt de la tuberculose, Léona a sans doute perdu la vie peu de temps après la Première Guerre mondiale, au cours d'un accident.

Les internés allemands pouvaient se mouvoir librement au sein du camp. Celui qui était habile de ses mains pouvait également gagner un peu d'argent supplémentaire. Mon père a rapporté de cette époque plusieurs petites illustrations de la vie du camp. C'était de petits disques de bois de la taille d'une main représentant des personnalités importantes sur leur face polie et ornée d'intarsias³. Je pense en particulier à la sentinelle au pantalon rouge, fusil à la main, baïonnette au canon, portant l'inscription : « L'état c'est moi »*. Des médaillons de la sorte, il y en avait plusieurs suspendus dans ma chambre d'enfant. Lors d'un déménagement, ses souvenirs furent rangés et je ne saurais pas aujourd'hui où les trouver.

Albert Schweizer* en sa qualité d'Alsacien comptait lui aussi au nombre des prisonniers. Il traita mon père qui souffrait d'une grave jaunisse avec les moyens du bord... à savoir du cognac ! Mon père l'a souvent raconté, pour le plus grand plaisir de ses amis. Ces relations à certains compagnons de souffrance

¹ La traduction de ce témoignage a été réalisée, au croisement de la formation initiale et des recherches menées au sein du CREG-EA 4151, dans le cadre du collectif HERMAION et du projet professionnel AL00405 V – « Métiers de la traduction et de la culture » de la Section d'allemand de l'Université Toulouse Jean Jaurès.

² L'astérisque indique qu'il s'agit de la graphie du texte original. Est ici évoquée la ville de Tarbes. (N.d.T)

³ Technique de marqueterie très courante en Allemagne. (N.d.T)

se sont maintenues même après la guerre. Il s'agissait de Franz Meier, Johnny Büchs, Peter Weber, Hinrich Geerken et Jürgen Tödter.

Dans sa propre famille à Oldenburg, mon père reçut, avec Maurice, un accueil peu chaleureux. Ses frères ne se sont pas privés de lui adresser des remarques désobligeantes : « Toi et ton lardon français. » C'est aussi à cette époque qu'eut lieu le décès de la mère de mon père.

Aux funérailles de mon père en 1955, l'oncle Gustave raconta qu'il avait sangloté sans retenue sur la tombe de cette dernière. C'est une chose que je n'ai jamais pu oublier, n'ayant jamais connu mon père ainsi. Il a toujours été courageux, ses amis avaient l'habitude de le comparer à un « culbuto ».

Mon père avait ramené de Garaison une tuberculose. Il tenta de trouver la guérison à Leysin au-dessus du lac Léman. C'est là qu'il fit la connaissance de ma mère, qui s'occupait de son frère également atteint de tuberculose.

Ma mère était orpheline. Son revenu financier provenait de sa part d'héritage sur une très ancienne entreprise de Cologne, une distillerie et une fabrique de liqueur. Son oncle Franz en assurait la direction et lui refusait toute participation, car ce n'était pas approprié pour une femme. Elle aussi était en détresse.

De retour à Cologne – selon le récit de ma mère –, Monsieur Bartels se présenta un jour à sa porte. Tout étonnée, elle demanda : « Monsieur Bartels, que faites-vous ici ? » Mon père répondit : « Je travaille à présent à la Deutsche Bank de Cologne. »

Les sentiments de ma mère étaient probablement ambigus ; il faut dire qu'elle vivait à Cologne, une ville peu réputée pour son ouverture d'esprit, et strictement catholique. Un homme divorcé, protestant et avec un enfant ? La tante Hermina, Hollandaise de naissance, lui dit : « Tu dois choisir entre ta famille et Monsieur Bartels. » Ma mère répondit : « J'ai choisi ! », elle se leva, quitta la pièce, claqua la porte (et entendait encore les assiettes de Delft tomber du mur pour voler en éclats sur le sol).

Mais qu'est-il advenu de Maurice ? Ma mère n'avait que treize ans de plus que lui. Elle a certainement voulu être une bonne mère pour Maurice. Dans ses lettres, il l'appelait « maman ». Il finit cependant par retourner en France pour grandir auprès de ses grands-parents.

Les Briels et mes parents se rendaient mutuellement visite et ne perdirent jamais contact. J'étais fier, quand Maurice venait à Cologne et que je pouvais marcher à ses côtés. Il avait tout de même vingt-trois ans de plus que moi.

Malheureusement, Maurice suivit un chemin qui remplit ses grands-parents d'inquiétude. Afin de lui assurer un toit, ils lui transmirent la propriété de l'ancienne maison cochère à Herblay, au 70 boulevard Joffre.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Maurice fut soldat dans l'Armée française. Il fut fait prisonnier en Allemagne. Par la suite, on eut des nouvelles de lui à Saïgon. Une photo le montre se promenant accompagné de deux jeunes femmes. S'était-il fiancé ? Là-bas, il était, entre autres, employé par la compagnie aérienne Air France.

Après la bataille de Diên Biên Phû en 1954, il revint en Europe affaibli et désespéré. Sa grand-mère, Madame Briel née Jonchéry, était décédée. Mon père le fit venir à Cologne pour l'aider à se remettre sur pied. Il avait besoin de nouveaux vêtements, d'un nouveau dentier, d'un nouvel emploi. Ma curiosité fut satisfaite et j'eus la réponse à ma question concernant les deux jeunes demoiselles : elles faisaient partie de ses employées.

Maurice rentra finalement à Paris. On eut de lui que de rares nouvelles. Il écrivait « J'ai énormément à faire. »⁴, mais ne dévoilait rien de ses activités.

En juillet 1955, mon père contracta une bronchite sévère. Nous reçûmes une lettre de Flore, la sœur de la première épouse de mon père, accompagnée d'une coupure de journal d'après laquelle la maison du 70 boulevard Joffre serait vendue aux enchères. Mon père écrivit aussitôt à Maurice, en le priant de se manifester au plus vite : peut-être pourrait-il se porter acquéreur de la maison pour lui. Maurice ne donna pas suite. Mon père mourut quelques jours plus tard. Le 7 août 1955, Maurice écrivit qu'il n'avait pas pu participer aux funérailles, car ses affaires traversaient alors de grandes difficultés l'empêchant de s'éloigner.

Maurice était donc désormais lui-aussi l'héritier de mon père. Mes parents avaient tout perdu lors des bombardements aériens pendant la guerre, seule la propriété de mon père n'avait pas été touchée. Pour rembourser sa part d'héritage à Maurice, il aurait fallu la mettre en vente. Maurice expliqua cependant qu'il renonçait à ses droits. Il voulait seulement la collection de timbres-poste de mon père. Ce n'est qu'à présent, en écrivant ses lignes, que je réalise combien il s'est montré généreux envers ma mère et moi-même.

Nous n'avons plus jamais entendu parler de Maurice.

Dans les années 1970, avec l'aide d'amis français, j'ai tenté de suivre sa trace. Je savais qu'il était né dans le 17^e arrondissement. Nous découvrîmes là-bas l'adresse de l'hôpital, dans lequel il décéda le 10 Août 1972 (Hôpital Léopold Bellan). Notre chemin nous mena ensuite sur son lieu de travail, une compagnie d'assurance. La chargée du personnel fut ravie de me délivrer les dossiers encore en sa possession. Pour finir nous recherchâmes son adresse, dans l'espoir d'apprendre quelque chose sur les dernières années de sa vie. Un voisin, un collègue de travail de mon frère, fut tout étonné d'apprendre que Maurice avait de la famille allemande. Maurice avait toujours évoqué des proches au Danemark, mais avec lesquels il n'avait aucun contact.

Maurice a été enterré le 16 Août 1972 dans une tombe sans nom du cimetière Thiais au sud de Paris (une concession de 5 ans).

À l'ère de google, on peut regarder ce qu'il est advenu la maison cochère du 70 Boulevard Joffre à Herblay. Vous verrez par vous-même que la maison existe encore

Cordialement,
Bernt Bartels

(Témoignage adressé à H. Inderwildi, le 9 juin 2018)

Traduction par Bianca Baluta, Falk Bantlin, Camille Bienkowski, Johanna Boyer-Frey, Jeanne Brunel, Sophie Charreton, Hilda Inderwildi, Lucas Laval, Matthieu Louman, Manassé Ngoy, Hélène Morla, Aylin Plançon, Melanie Schnelldorfer, Thibault Servol.

⁴ En français dans le texte (N.d.T.)